

**Société d'Histoire de La Poste et de France Télécom
en Alsace, À la guerre... malgré moi**

S.H.P.T., 2015, 272 p.

Claude Muller



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2485>

DOI : [10.4000/alsace.2485](https://doi.org/10.4000/alsace.2485)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 463-464

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Claude Muller, « Société d'Histoire de La Poste et de France Télécom en Alsace, À la guerre... malgré moi », *Revue d'Alsace* [En ligne], 142 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2485> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2485>

Société d'Histoire de La Poste et de France Télécom en Alsace, *À la guerre... malgré moi*, S.H.P.T., 2015, 272 p.

En 2011, la Société d'Histoire de la Poste et de France Télécom en Alsace avait lancé un appel par voie de presse et de télévision en vue de collecter des objets, des lettres, des documents et des photographies conservées dans des archives privées, relatives à l'incorporation de force. La demande rencontra un franc succès, dépassant les cinq mille lettres et autres. Un premier travail consista à traduire. Une vingtaine de traducteurs bénévoles, dont on ne remerciera jamais assez le travail ingrat de fourmi, permit un premier tri dans la masse récoltée. Cent trente lettres furent publiées en 2012 (voir compte rendu dans *Revue d'Alsace*, n° 139, 2013, p. 476, par François Uberfill).

Comme souvent, les meilleurs documents ne peuvent rendre compte d'une richesse globale. D'où la décision prise d'utiliser un matériau appelé à être rétrocedé ou restitué, avec le risque assumé de la dispersion, voire de la destruction après retour. Ce deuxième ouvrage propose une approche différente avec le choix de privilégier des aspects thématiques, abordés par Jonathan Sittler, Ivan Epp, Nicolas Mengus, Antoine Biache, Alphonse Troestler, Marlène Anstett, ce qui permet à la fois de mettre en valeur la formidable moisson iconographique réunie et de structurer le fonds éphémère réuni. Inutile de préciser que cet ouvrage, qui s'ajoute une liste impressionnante d'autres, deviendra incontournable, précisément à cause de sa particularité, le dit et le non-dit des personnes ayant vécu cette période, relevant de l'histoire de l'intime et de la censure.

Comme toujours l'aboutissement de longs mois de travail par un groupe de personnes marque la fin d'une recherche. Toutefois Alfred Wahl écrit et pressent dans sa fine introduction (p. 11) : « L'on sait que toutes les familles alsaciennes n'étaient pas hostiles à l'Allemagne nazie. Dès lors, leurs fils, bien que juridiquement incorporés de force, n'étaient pas pour autant des Malgré-Nous. Ces familles n'ont évidemment pas souhaité mettre des lettres à la disposition des historiens. Voilà qui explique l'absence quasi générale de mentions plutôt favorables à l'Allemagne nazie. » Qu'il soit permis de développer cette remarque.

Les atrocités de la Seconde Guerre mondiale ont bouleversé les contemporains, mais aussi une, deux, voire trois générations suivantes. *Grosso modo*, dans une guerre, de manière intemporelle, il y a les gagnants, les contraints, les vaincus. Pour l'Alsace, après 1945, les gagnants étaient ceux qui avaient fait le bon choix, celui des alliés ou de la France. Les contraints, ce sont les incorporés de force, enrôlés par un extrémisme de droite, emprisonnés par un extrémisme de gauche, soumis à leur retour à un extrémisme intellectuel les condamnant au silence et à la honte, ce

qui explique paradoxalement le flot postérieur à gros bouillons de livres rendant compte de ce triste vécu.

Il reste donc les vaincus. Maintenant que les gagnants ont été reconnus dès la fin de la guerre, maintenant que les contraints sont enfin évoqués, qui va un jour évoquer les vaincus? La mémoire orale, qui tend à disparaître ou à transformer le réel, sait et nomme ceux et celles qui étaient favorables ou fascinés par l'idéologie menant à la guerre. Certains, jusqu'au bout, ont cru que le *Reich* allait durer mille ans, étaient subjugués par ceux qui montraient la vie. D'autres, petit à petit, ont ouvert leurs yeux, se rendant compte qu'ils s'étaient trompés. Quels sont les historiens et les historiennes qui dépasseront enfin l'autocensure (n'y-a-t-il pas eu une seule lettre parmi les cinq mille réunies qui allait dans le mauvais sens?) pour étudier enfin la dernière catégorie vouée aux gémonies? *Vae victis*, disaient déjà les Romains.

Claude Muller

ANSTETT (Marlène), *Gommées de l'histoire. Des Françaises incorporées de force dans le Service du Travail féminin du III^e Reich*, Éditions du Signe, 2015, 253 p.

Largement tirées de l'oubli depuis une bonne quinzaine d'années, les jeunes filles d'Alsace et de Moselle requises pour le *Reichsarbeitsdienst* (Service du Travail obligatoire du III^e Reich - RAD), indemnisées en 2008, ne sont heureusement plus « gommées de l'histoire ».

Détachées comme assistantes ménagères, employées dans des commerces ou aux travaux agricoles, elles ont été confrontées au même dilemme que les garçons : accepter leur sort ou risquer la déportation de leur famille. À leur arrivée au camp, les *Arbeitsmädel* sont prises en main par une ancienne (*Kameradschaftsälteste*), plus ou moins sympathique, qui leur enseigne les rudiments d'une discipline toute militaire. Bientôt, elles ne pensent plus et se contentent d'exécuter les ordres, abruties toute la journée par le travail. Ce régime est surtout difficile pour les citadines, qui constituent les gros bataillons du RAD féminin. Plus encore que par le RAD masculin, les pères et mères de famille sont ulcérés par ce service féminin. Ils craignent pour la vertu de leurs filles, s'indignent des séances de gymnastique où elles évoluent à demi nues et sont extrêmement vexés de les voir employées comme bonnes à tout faire dans les familles allemandes.

Pour beaucoup de recrues féminines, le RAD est suivi par une nouvelle période dans le cadre du *Kriegshilfsdienst* (KHD). Ce service auxiliaire de guerre pour la jeunesse féminine est introduit en Alsace le 1^{er} octobre 1941 – mais ce n'est qu'un an plus tard que les premières Alsaciennes y sont assujetties. Cette mesure porte à douze mois le temps de service pour l'État, puis à treize en mai 1942 et enfin à dix-huit en 1944 (et *de facto* il

est souvent plus long encore). En sont généralement dispensées les filles d'agriculteurs, les étudiantes, les femmes mariées. Des jeunes filles sont affectées pour leur KHD dans des usines de munitions (où elles sont parfois victimes de bombardements et d'accidents du travail), dans les transports, dans les hôpitaux, dans les établissements sociaux et dans les administrations. Elles rejoignent aussi les services et administrations de la *Luftwaffe* et de la *Kriegsmarine* ; parfois même les batteries de la DCA (*Flak*).

C'est cette histoire, ce sont ces histoires – le recours aux témoignages oraux ou écrits est impressionnant dans ce travail – que nous raconte Marlène Anstett, avec militantisme et passion. En dépit de quelques manques – dont l'oubli incompréhensible du volumineux mémoire de maîtrise de Laure Balzano-Dupuich, *Les Femmes alsaciennes incorporées de force de 1941 à 1945 par le régime national-socialiste*, Strasbourg II, 2003 – le lecteur trouvera ici une étude sérieuse et bien étayée. On saluera notamment le chapitre sur « l'après » : séquelles psychologiques, carrières brisées, mais aussi vies « normales », heureusement.

Jean-Noël Grandhomme

WILMOUTH (Philippe), *L'Église mosellane écartelée : 1939-1945, face au nazisme et à la dispersion*, Serge Domini Éditeur, 2015, 368 p.

Des sources et une bibliographie importantes ont été mobilisées dans le cadre de cet ouvrage, tiré d'une thèse soutenue à l'Université de Lorraine à Metz en novembre 2013 : d'abord aux Archives départementales de la Moselle, mais aussi dans d'autres départements, aux Archives nationales, dans les archives de plusieurs diocèses allemands (dont Spire) et français (Troyes, Lyon, Montauban), dans celles de plusieurs congrégations (comme Sainte-Chrétienne à Metz ou la Divine Providence à Saint-Jean-de-Bassel) et de plusieurs communes, ainsi qu'auprès de personnes ou d'organismes privés. De nombreuses sources imprimées ont également été convoquées (presses générale et catholique, bulletins de liaison). La bibliographie est très complète, du moins en ce qui concerne la Moselle. La présence d'une table des abréviations et d'un lexique est la bienvenue.

L'introduction commence par une bonne définition de ce qu'est un catholique, mais la relativisation de l'anticatholicisme nazi est quelque peu gênante. Dans sa première partie, dans laquelle il brosse un tableau de l'Église catholique en Moselle avant 1939 – c'est-à-dire celui du « beau diocèse » de Metz –, Philippe Wilmouth décrit bien l'atmosphère de cette terre de chrétienté, alors florissante (en particulier dans certaines microrégions, comme le Bitcherland), même si « l'esprit du siècle » commence à la toucher. Clergé, congrégations féminines et masculines, associations, presse, édition, relais dans le monde politique (URL) : le diocèse déploie toute une palette de moyens d'action pour entretenir la